



^ Jeff Giles

# Les AMES PERDUES

Les Terres du bas

Que seriez-vous prêt à sacrifier  
pour vivre le grand amour ?

bayard

Les ÂMES  
PERDUES

*Pour Jenny*

Titre original : *The edge of everything*

© Jeff Giles, 2017

Ouvrage initialement publié par Bloomsbury Children's Books,

une marque de Bloomsbury Publishing Plc,

3854 Broadway, New York, NY 10018, USA

© 2018, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-8603-5

Dépôt légal : août 2018

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

^ Jeff Giles  
Les **ÂMES**  
**PERDUES**

Les Terres du bas

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuelle Urien

bayard



Depuis l'aube des temps,  
Dans l'enfance, je pensais  
Que la douleur signifiait  
Qu'on ne m'aimait pas.  
Elle signifiait que j'aimais.

Louise Glück, « Premier souvenir »



## Prologue

Comme c'est elle qui lui avait donné son nom, elle avait le sentiment qu'il lui appartenait.

Il affirmait que, là d'où il venait, un endroit qu'il appelait les Terres du Bas, on vous arrache votre nom comme une peau morte à l'instant où vous arrivez, juste pour vous rappeler que vous n'êtes rien ni personne. Quand il avait prononcé ces mots, elle s'était un peu rapprochée de lui. Après ce qu'elle l'avait vu faire à Stan, elle aurait dû avoir peur, mais non. Stan méritait son sort, et pire encore.

Le lac était gelé et ils se tenaient presque en son centre. La glace bougeait imperceptiblement sous leurs pieds. Elle émettait des bruits sourds, comme si elle allait céder. Stan avait disparu mais des gouttes de son sang avaient filtré dans le lac, formant devant eux une constellation brunâtre qu'elle se refusait à regarder.

Elle avait proposé quelques noms et il l'avait écoutée en silence, le regard fuyant, une expression blessée sur

le visage. Elle avait envie de se rapprocher encore de lui, mais elle craignait de l’effrayer. À la place, elle le taquina.

Aragorn, voilà qui lui irait bien, avait-elle dit – ou alors Fred. Il avait incliné la tête sur le côté, perplexe. Manifestement, son sens de l’humour laissait à désirer.

À part ça, il n’y avait rien à critiquer, chez lui. Ses cheveux noirs emmêlés lui tombaient sur les yeux comme une brassée de lierre. Son visage était pâle, à l’exception des meurtrissures sombres sur ses pommettes. On aurait dit que quelqu’un avait empoigné son visage en y enfonçant ses ongles. Encore et encore, année après année. Elle ne demanda pas qui lui avait fait mal – ni pourquoi on l’avait envoyé dans ces Terres du Bas, quel que soit cet endroit. Il était trop tôt pour ce genre de questions.

Il lui dit que, même si elle lui donnait un nom, les seigneurs des Terres du Bas ne lui permettraient pas de l’utiliser. Elle l’avait entendu hurler sur Stan avec une incroyable férocité mais, avec elle, il était calme et craintif. Il affirma qu’il ne pensait pas mériter un nom après tout ce qu’il avait fait. Ce qu’on l’avait *forcé* à faire.

Lorsqu’elle entendit ces mots, il s’en fallut de peu pour que son cœur se brise.

À présent, il la dévisageait avec intensité, comme s’il pensait qu’elle était la réponse à ses questions.

Elle lui adressa un regard espiègle.

– Sérieux, mec, *arrête* ce truc avec tes yeux ! dit-elle.

Elle affirma que tout le monde méritait d’avoir un nom et que les « seigneurs » feraient mieux de la boucler.

Elle dit que le sien, c'était Zoé Bissell.

Il hocha la tête. Il le savait déjà. Elle se demandait bien comment.

Elle lui dit qu'elle l'appellerait X jusqu'à ce qu'elle sache quel genre de personne il était. X, comme dans *variable inconnue*. Zoé avait dix-sept ans et, avec ce qu'elle avait déjà encaissé dans sa vie, elle savait qu'il était dément de s'attacher à une personne de plus. Mais peut-être que la souffrance d'X, d'où qu'elle vienne, l'aiderait à oublier son propre chagrin.

Elle lui dit que si, dans les Terres du Bas, on lui confisquait ce nom, elle lui en donnerait un autre.

– Fred, par exemple, dit-il en esquissant un sourire.

Il apprenait vite.



**Première partie**  
**Sauvetage**



# 1

Zoé rencontra X un dimanche de février, alors qu'une tempête venue du Canada approchait. Le ciel était si sombre qu'il donnait l'impression qu'un cercueil géant était en train de se refermer sur le Montana.

Le blizzard n'était pas censé atteindre les montagnes avant une heure, et sa mère était partie faire des courses pour tenir le temps du blocus. Zoé aurait voulu l'accompagner, parce que sa mère ne savait pas choisir à manger. Elle n'avait jamais su. À bien des égards, sa mère était une dure à cuire, mais cela ne l'empêchait pas d'être une végane convaincue : pour elle, un bon dîner se composait de tofu ou de seitan qui, ainsi que Zoé le lui avait maintes fois fait remarquer, avaient le goût de chair d'alien.

Sa mère avait insisté pour qu'elle et son frère Jonah restent en sécurité chez eux, affirmant qu'elle pouvait descendre en ville et en revenir avant que la tempête éclate. Zoé, qui avait déjà conduit dans le blizzard, était certaine du contraire.

Elle n'était pas ravie de rester là à surveiller son frère de huit ans. D'abord parce que Jonah était givré, même s'il lui était interdit de le qualifier de tel, ainsi que le stipulait un panneau affiché par sa mère au-dessus de l'énorme centrifugeuse de la cuisine : « Les termes déplaisants que je ne peux, en toute conscience, tolérer. » Mais surtout, c'était parce que la maison où elle vivait depuis toujours avec sa mère semblait soudain étrange et menaçante. En novembre, leur père avait trouvé la mort en explorant une grotte appelée la Larme noire. Puis, en janvier, deux des personnes que Zoé aimait le plus au monde, un couple de voisins âgés nommés Bert et Betty Wallace, avaient été traînées hors de chez elles par un intrus. On ne les avait jamais revus. À cette pensée, le cœur de Zoé se glaçait. Et ce devait être encore pire pour Jonah.

Dehors, elle entendait son frère courir après Spock et Uhura, en bon hyperactif qu'il était. Il l'avait suppliée de le laisser aller jouer avec les chiens, et elle avait cédé. Et puis, franchement, elle n'aurait pas pu supporter de rester enfermée une seconde de plus avec lui. Si elle avait refusé, il l'aurait harcelée jusqu'à lui écorcher les oreilles (« Laisse-moi juste sortir dix minutes, Zoé ! D'accord, cinq minutes ! Bon, deux minutes ! Je peux avoir deux minutes ? D'accord, et pourquoi pas cinq minutes, alors ? »). Même si elle avait réussi à lui clouer le bec, elle aurait été coincée avec ce gosse infernal dans une petite maison isolée au cœur de la montagne alors qu'un blizzard fonçait sur eux comme une armée en colère.

Elle regarda la météo sur Internet. Maintenant que le vent s'était levé, il faisait  $-23^{\circ}\text{C}$ .

Zoé aurait dû ordonner à Jonah de rentrer, elle le savait, mais elle repoussait sans cesse ce moment. Elle ne se sentait pas encore capable d'affronter son petit frère. Au moins, elle l'avait emmitouflé de son mieux : un sweat à capuche, une doudoune, et des gants noirs ornés de crânes qui brillaient dans le noir. Elle avait insisté pour qu'il s'équipe de raquettes afin de ne pas s'enfoncer dans une congère. Ensuite elle avait passé cinq bonnes minutes à essayer de le mettre debout tandis qu'il s'agitait et se tortillait en tous sens comme s'il s'était électrocuté. Parfois, il était vraiment pénible.

Elle consulta son téléphone. Il était 5 heures, et elle avait reçu deux textos.

Le premier provenait de son ami Dallas, avec qui elle était sortie un temps avant la mort de son père.

Il disait : *Les blizzards, c'est de la balle, meuf! Ça roule?*

Dallas était un type bien. Il était musclé, un peu comme un joueur de basket – mignon, des fossettes, mais pas forcément son genre. Et puis il avait un tatouage qui cassait un peu le personnage quand il enlevait son tee-shirt. Apparemment, il avait longuement hésité entre *N'arrête jamais!* et *Toujours plus loin!*, et le tatoueur avait fini par s'y perdre. Du coup, la version finale donnait : *N'arrête jamais plus loin!* Et comme Dallas était Dallas, il avait tout de suite adoré et tapé dans la main de l'artiste.

Zoé lui répondit en langage Dallas : *Je suis pas une mauviette, mec ! Merci de demander. Tu assures comme une bête (c'est comme ça qu'on dit ?).*

Le second texto émanait de sa meilleure amie, Val : *Ce blizzard craint à mort. À MORT ! Je vais faire la sieste avec Gloria pour l'oublier. Je ne plaisante pas, pour cette sieste. Tu as besoin de QUOI QUE CE SOIT avant ça ?? Une fois que je serai lancée, je ne serai PLUS DISPONIBLE.*

La copine de Val était extrêmement timide. Quant à Val... c'était tout le contraire. Elle était follement amoureuse de Gloria depuis un an et faisait en permanence des choses magnifiques et un peu dingues pour elle, comme ce Tumblr entièrement consacré aux pieds de Gloria.

Zoé lui répondit : *Pourquoi tout le monde s'inquiète pour moi ? Je vais BIEN ! Va siester, Déesse de la Sieste ! Ça me fera des vacances !!!!*

Avec un sourire, elle ajouta quelques émoticônes : un réveil, un marteau et une bombe.

Val lui répondit à son tour : *Moi aussi, je t'aime, tarée !*

Zoé trouva de l'adhésif dans un tiroir de la cuisine et en colla des bandes sur les vitres du rez-de-chaussée pour qu'elles ne se brisent pas pendant la tempête. Sa mère lui avait dit qu'il était inutile, et peut-être même dangereux, de faire ça pendant un blizzard. Pourtant, ça rassurait Zoé, et ça l'occupait. En jetant un coup d'œil dehors, elle aperçut Jonah et les labradors noirs qui sautaient d'un côté à l'autre du ruisseau gelé en bas de leur jardin. Leur mère

avait interdit cette activité, comme l’attestait un autre de ses panneaux : « Les comportements déplaisants que je ne peux, en toute conscience, tolérer. » Zoé fit semblant de n’avoir pas remarqué ce que faisait son frère. Puis elle cessa de le regarder pour ne pas le voir faire d’autres bêtises encore pires. Elle monta à l’étage et colla des bandes adhésives sur les fenêtres, formant de grands X. Elle traça aussi quelques O pour que, quand sa mère rentrerait enfin, elle ait l’impression que des géants étaient en train de jouer au morpion sur les vitres de la maison.

Zoé acheva sa besogne à 17 h 30, juste au moment où la tempête atteignait enfin les sommets. Elle se prépara une tasse de café – noir, parce que sa mère n’achetait que du lait de soja qui, lui, avait le goût de *larmes* d’alien – avant de se diriger vers le salon pour le siroter à la fenêtre. Elle regarda en direction de la forêt, au fond de leur jardin qui s’étendait jusqu’au lac en contrebas. Le terrain familial était pour l’essentiel constitué d’un bout de montagne pelée, mais un bouquet de mélèzes en bordure de la maison leur offrait de l’ombre en été. Le vent les agitait, leurs branches frappaient et griffaient les vitres. On aurait dit que les arbres essayaient d’entrer.

Sa mère était partie depuis deux heures. À présent, la police devait avoir barré les routes et, même si sa mère n’était généralement pas du genre à obéir aux ordres, les flics ne la laisseraient jamais remonter ce soir. Zoé chassa cette sombre pensée pour l’enfermer au fond de son cerveau dans une boîte étiquetée *Ne pas ouvrir*. Elle entrebâilla

la porte d'entrée pour appeler Jonah. Quelle idiote elle avait été de le laisser dehors si longtemps ! Là encore, elle refoula cette pensée.

Jonah ne répondait pas. À vrai dire, elle s'y attendait. Elle adorait ce microbe mais, la plupart du temps, elle avait l'impression que le seul objectif de Jonah était de lui pourrir la vie. Elle savait très bien qu'il l'entendait, il voulait juste continuer à se rouler dans la neige avec les chiens. Ceux-ci n'étaient pas autorisés à entrer dans la maison, même par mauvais temps, et Jonah trouvait ça méchant. Un jour, il avait même fabriqué une banderole en signe de protestation.

Zoé cria son nom trois fois de plus : fort, très fort, et à s'en déchirer les poumons.

Pas de réponse.

Elle consulta de nouveau la météo. La température avait chuté à  $-26^{\circ}\text{C}$ .

Derrière la fenêtre, elle ne voyait que du blanc. Tout était devenu informe et croulait sous la neige : le tas de ferraille rouge qui lui servait de voiture, le composteur, et jusqu'au gros ours en bois que Rufus, l'ami hippie de sa mère, avait sculpté pour leur allée. Zoé allait devoir s'emmitoufler et sortir dans le froid pour attraper Jonah par la peau des fesses et le forcer à rentrer. Cette seule idée l'emplissait d'une telle colère que le rouge lui monta aux joues. Sans compter qu'elle n'allait même pas pouvoir s'en plaindre à sa mère vu que, pour commencer, elle n'aurait pas dû laisser son frère quitter la maison.

Jonah arrivait toujours à ses fins. Il était givré mais très intelligent.

De toutes ses forces, elle appela Spock et Uhura. Silence. Spock, qui avait deux ans de moins que son aînée, était un trouillard de première. Zoé supposa qu'il se cachait sous le tracteur dans la grange, épouvanté. En revanche, Uhura était une tête brûlée, elle n'avait peur de rien. Elle aurait dû accourir à toutes pattes.

Zoé soupira. Elle n'avait pas le choix, il fallait qu'elle ramène Jonah.

Elle enfila un gros blouson bleu, des bottes, des gants, une écharpe et un bonnet à pompon que Jonah lui avait tricoté à la mort de leur père (à vrai dire, Uhura avait dévoré le pompon, laissant à sa place un trou qui ne cessait de s'agrandir). Zoé ne s'encombra pas de raquettes : elle ne resterait dehors que le temps de récupérer Jonah. Cinq minutes. Dix, maximum.

Inutile de regretter que son père ne soit pas là pour l'aider à retrouver son petit frère – elle le savait mais le déplorait malgré tout. Des souvenirs de lui l'assaillirent si soudainement que tout son corps se crispa.

Le père de Zoé était maladroit, enthousiaste et affreusement indigne de confiance. Il était obsédé par tout ce qui avait trait aux grottes – chauves-souris et vers cavernicoles inclus. Étrangement, même la boue le passionnait – selon lui, il n'y avait pas mieux pour le teint. Il en rapportait de pleins sacs de congélation pour essayer d'en tartiner

le visage de la mère de Zoé qui s'enfuyait avec des cris d'orfraie, faussement horrifiée. Alors, il étalait la boue sur ses propres joues et pourchassait Jonah et Zoé dans toute la maison en poussant des cris de bête.

Alors, certes, son père était bizarre. De toute façon, pour faire de la spéléologie, il fallait déjà une bonne dose de folie. Mais c'était une bizarrerie positive. Stupéfiante, même. Il était extrêmement mince et souple et, lorsqu'il tendait les bras au-dessus de sa tête comme Superman, il était capable de se faufiler dans des boyaux très étroits. Il s'entraînait en tordant des cintres pour former un ovale à travers lequel il se tortillait, ou bien en rampant sous la voiture, d'un côté à l'autre. Il le faisait même en public, quand Val ou Dallas venaient rendre visite à Zoé. Comme Dallas était, lui aussi, adepte de spéléo, il trouvait que ça déchirait. Quant à Val, elle se détournait des étranges activités que pratiquait le père de Zoé en disant : « Je n'ai rien vu – regarde, là, c'est quand je ne vois *rien du tout*. »

Zoé avait commencé à pratiquer la spéléologie avec son père juste après ses quinze ans. En été et en automne, ils partaient explorer religieusement les failles, jusqu'à ce que la neige bloque les entrées et que la glace rende les galeries trop glissantes. Au début, Zoé n'était qu'à moitié convaincue, mais elle avait besoin de passer du temps avec son père et le seul moyen d'être sûre qu'il ne lui ferait pas faux bond, c'était de lui donner un rendez-vous souterrain.

Elle s'était habituée à ses escapades, tout comme elle s'était faite à l'idée qu'il existait certains sujets dont il ne parlait jamais (ses parents, sa maison natale en Virginie, sa jeunesse tout entière – tout ça, c'était *terra incognita*). Son père était un spécialiste des coups d'éclat – il avait adopté le patronyme de son épouse, Bissell, au lieu de lui demander de prendre le sien. Pendant des semaines d'affilée, il pouvait être le père le plus cool de la création. Alors, elle se sentait au chaud et protégée, comme si on avait allumé une bougie ou une lanterne près de son lit. Et puis, sans crier gare, l'atmosphère de la maison changeait, perdait en énergie. Le 4 × 4 de son père disparaissait et, pendant plusieurs semaines, Zoé ne recevait même pas un texto de sa part.

Pour finir, elle cessa de prêter l'oreille aux excuses de son père. En général, elles étaient liées à des affaires quelconques qu'il essayait de faire décoller – pour « ramener un peu de fric », disait-il. Plus jeune, Zoé pensait que c'était à cause d'elle si son père ne restait pas à la maison plus de quelques mois d'affilée. Peut-être n'était-elle pas assez *aimable*. Jonah était encore assez petit pour vénérer son père de manière inconditionnelle. Il l'appelait Superpapa et, pour lui, chacune de ses apparitions était digne d'une visite du Père Noël.

Zoé savait qu'elle et son père partageraient toujours ces expéditions souterraines, et elle cessa d'attendre autre chose de sa part. Aussi, ce jour de novembre où, en se réveillant, elle avait constaté qu'il était parti faire de la spéléo tout seul, elle s'était sentie trahie.

Les flics avaient dirigé les recherches destinées à retrouver son corps. Quant à Zoé, elle avait inventé la boîte *Ne pas ouvrir* pour y enfermer ses pensées négatives.

Pestant contre Jonah, Zoé franchit la porte pour se mettre sur la piste de son frère et des chiens. Elle ne voyait pas à un mètre devant elle et devait reprendre son souffle tous les deux pas. Le vent et la neige étaient tellement déchaînés qu'elle avait l'impression de recevoir des coups à l'estomac.

Pendant ce temps, la lumière déclinait à toute allure. Le cercueil au-dessus du Montana s'apprêtait à se refermer d'un coup sec.

En fouillant dans ses poches, elle eut l'agréable surprise d'y trouver une lampe torche – et elle fonctionnait, en plus !

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour zigzaguer jusqu'au ruisseau où elle avait vu Jonah jouer. Aucune trace de lui ou des chiens, en dehors de la silhouette de son frère imprimée par terre et déjà partiellement recouverte, à l'endroit où il avait essayé de faire un ange de neige, et de deux étranges cavités non loin de là – Jonah avait apparemment tenté d'inciter Spock et Uhura à l'imiter.

Elle hurla le prénom de son frère, mais sa voix ne portait pas et le vent la renvoya directement sur elle.

Pour la première fois, elle sentit la peur l'étreindre. Elle s'imagina en train de raconter à sa mère qu'elle avait perdu Jonah et elle eut une vision de son cœur qui

explosait, comme l'Étoile de la mort dans *Star Wars*. S'il arrivait quelque chose à ce gosse, sa mère ne s'en remettrait jamais. Zoé tenta de chasser cette pensée de son esprit. Mais la boîte au fond de sa tête avait une contenance limitée, et ça commençait à déborder.

Enfin, Zoé repéra les empreintes de pas de son frère et les suivit de l'autre côté de la maison. Elle progressait lentement car elle devait se pencher comme une bossue, le nez au ras du sol, pour distinguer ses traces. Les branches se détachaient des arbres et balayaient le jardin, portées par le vent. Chaque pas qu'elle faisait l'épuisait, et elle avait beau être transie, la sueur lui coulait dans le dos. Par ce froid glacial, c'était très mauvais, elle le savait : la chaleur de son corps s'évaporait. Il fallait qu'elle accélère, qu'elle trouve Jonah et rentre à la maison. Mais si elle pressait le pas, elle transpirerait davantage, et elle gèlerait encore plus vite.

Pas de place dans la boîte pour cette pensée non plus.

Peut-être Jonah était-il déjà rentré. Oui, c'était sûrement le cas. Zoé se l'imagina, le visage et les mains gonflés et rougis, en train de répandre du chocolat en poudre partout sur le sol de la cuisine. *Tout ça pour rien*, songea-t-elle. Elle continua à suivre ses traces, certaine qu'elles allaient la mener tout droit à la porte de la maison.

Mais, à quelques mètres de l'entrée, elles bifurquèrent vers la colline avant d'être avalées par la forêt.

Zoé s'aventura prudemment dans les bois en appelant son frère à tue-tête, bien qu'elle sache que c'était inutile. Il fallait qu'elle se lance à la poursuite de Jonah et

des labradors. Ses joues et ses oreilles la brûlaient comme après un coup de soleil. Malgré ses gants, elle avait les mains figées, telles deux petites sculptures en forme de poing.

Avant, elle vénérât la forêt. Pendant toute son enfance, elle avait couru entre les pins, le soleil éclaboussant le sol autour de ses pieds. Les arbres menaient au lac, près de la maison où avaient vécu Bert et Betty Wallace. Zoé et Jonah les considéraient comme leurs grands-parents. Ils étaient toujours là pour eux, notamment quand leur père partait pour l'une de ses mystérieuses équipées. Lors de sa mort, ils avaient déployé envers eux des trésors de gentillesse. Mais, ces derniers temps, Bert et Betty étaient devenus séniles. L'automne dernier, Zoé tenait compagnie à Bert pendant qu'il découpait des photos d'animaux dans le journal tout en aboyant des trucs bizarres comme « Lâche-moi la grappe, je suis qu'une vieille ganache gâteuse ! ». Quand elle lui avait demandé ce qu'était une ganache, il avait levé les yeux au ciel : « Arrête, c'est comme un vieux schnoque, quoi ! » Jonah, assis par terre en tailleur, apprenait à tricoter avec Betty. À part quand il se rongait les ongles, c'était l'une des rares occupations qui le détournaient de son hyperactivité et empêchaient son cerveau de vrombir comme un mixeur qui s'emballé. Malheureusement, vers la fin, Betty n'arrivait plus à maîtriser le tremblement de ses mains, et elle avait tout oublié des techniques du tricot – c'était Jonah qui devait les lui apprendre.

Et puis, le mois dernier, les Wallace avaient disparu. Betty, la moins sénile des deux, avait apparemment réussi à échapper à l'intrus qui les avait agressés pour traîner Bertie dans leur pick-up. Du moins, c'était ce qu'avait déduit la police des traces de sang qui maculaient le volant. Le véhicule avait été retrouvé écrasé contre un arbre à trois cents mètres de la maison. Le moteur tournait encore. Les portières étaient grandes ouvertes et il n'y avait pas le moindre signe des Wallace, en dehors du sang. En imaginant l'expression confuse de Bert et Betty devant la grimace meurtrière de leur assaillant, Zoé avait le cœur tellement serré qu'elle avait du mal à respirer.

La maison des Wallace était restée telle quelle, aussi déserte qu'un musée, tandis que les avocats du vieux couple se mettaient en quête de la dernière version de leur testament. Zoé s'était promis de ne plus jamais s'en approcher, c'était trop douloureux. Le lac devant la propriété était recouvert d'une couche de glace d'un gris nébuleux. Même la forêt semblait terrifiante – dense et menaçante, comme celle où la méchante marâtre emmène les enfants, dans les contes de fées.

Pourtant, Zoé était là, à la lisière des bois, en route pour la maison des Wallace. Jonah savait bien qu'il ne fallait pas entrer dans la forêt pendant une tempête. Seulement, si les chiens s'y étaient aventurés, il les avait certainement suivis. Spock et Uhura vivaient avec eux depuis un mois mais, avant cela, ils appartenaient à Bert

et Betty. Peut-être s'étaient-ils rués entre les arbres gelés en pensant qu'ils rentraient chez eux.

Il y avait à peine plus de un kilomètre entre les terres des Bissell et la maison de Bert et Betty. En temps ordinaire, il fallait moins d'un quart d'heure pour s'y rendre à pied, et il était impossible de se perdre car Betty avait marqué le tronc des arbres à la hachette pour que les enfants puissent les suivre. En outre, la forêt se divisait en trois parties offrant des repères évidents. Dans la première, des arbres avaient été coupés pour en faire du bois de chauffage – la mère de Zoé préférait dire « sauvagement abattus » –, de sorte que les arbres les plus proches de chez les Bissell étaient tout jeunes, pour la plupart des pins tordus à l'écorce écaillée. Ils étaient plantés si près les uns des autres qu'on aurait dit qu'ils cherchaient à se réchauffer.

La deuxième partie était celle que préférait Zoé : d'immenses mélèzes et des sapins de Douglas – l'équivalent des gratte-ciel dans le Montana. Ils n'avaient que quelques siècles, mais ils semblaient dater d'une ère lointaine.

Quant aux arbres situés tout près du lac, ils avaient brûlé dans un incendie inexplicable avant la naissance de Zoé. Pourtant, ils n'étaient jamais tombés. Sur quelques centaines de mètres, la forêt était donc constituée de pieux calcinés pointant leur tête morte vers le ciel. L'endroit était sinistre et, bien entendu, c'était celui que préférait Jonah. C'était là qu'il jouait avec ses soldats de l'apocalypse.

Pour se rendre jusque chez Bert et Betty, il fallait donc suivre le sentier entre les jeunes arbres, les vieux arbres, puis les arbres morts. Zoé et Jonah avaient parcouru ce chemin des milliers de fois. On ne pouvait pas se perdre – ou du moins, pas longtemps. Pas par beau temps ou en plein jour.

Quand Zoé eut parcouru une dizaine de mètres dans la première partie de la forêt, le silence s'abattit d'un coup. Il ne flottait qu'un murmure léger dans l'air, comme si quelqu'un soufflait dans le goulot d'une bouteille. Elle se sentait protégée et elle avait un peu moins froid. Elle dirigea le faisceau de sa lampe sur le ciel maussade au-dessus d'elle et éprouva soudain l'envie étrange de se laisser tomber dans la neige. Elle secoua la tête pour chasser cette impulsion. Le froid était déjà en train de lui engourdir le cerveau. Si elle s'asseyait, elle ne se relèverait jamais.

Balayant largement le sol de sa lampe torche, elle chercha les empreintes de Jonah. La lumière était faible, peut-être à cause des piles usées ou du froid, mais Zoé finit par les retrouver. Jonah devait avoir dix minutes d'avance sur elle et, comme il portait des raquettes, il progressait plus vite qu'elle. Un vrai problème d'arithmétique : si un train A quitte la gare à 16 h 30 à une vitesse de 145 km/h et qu'un train B part dix minutes plus tard à une vitesse de 110 km/h... Zoé n'était pas en état de le résoudre mais, manifestement, elle était mal barrée.

Jonah connaissait le chemin jusque au lac, mais il avait dû suivre les chiens. Leurs empreintes étaient brouillées

et partaient dans toutes les directions. Peut-être qu'ils jouaient. Peut-être qu'ils pourchassaient les tétras ou les dindons sauvages qui s'abritaient parfois des tempêtes sous le couvert des arbres. Ou peut-être qu'ils avaient perdu la tête à cause du froid.

Zoé distinguait les traces des raquettes de Jonah derrière celles des chiens. Impossible de dire s'il les avait suivis pour jouer ou si, terrifié, il les avait suppliés de faire demi-tour. Dans sa tête, elle se répéta en boucle : *Rentre à la maison, Jonah. C'est n'importe quoi. Laisse tomber les chiens. Rentre, c'est tout.* Mais elle savait que, même dans la pire des situations, il n'abandonnerait pas les chiens. Ça la mettait en colère et, en même temps, elle ne l'en aimait que davantage.

Elle s'escrima donc à avancer. Une vraie galère. *Arracher le pied droit de la neige, le soulever, l'enfoncer de nouveau. Arracher le pied gauche, recommencer. Et recommencer, recommencer, recommencer.* Elle avait perdu la notion du temps. Il lui fallait une éternité pour parcourir cent mètres – et encore plus lorsqu'elle devait se hisser par-dessus un tronc d'arbre couché sur le sentier. Elle commença à avoir mal aux jambes et aux genoux, puis ce fut le tour de ses épaules et de ses bras. Sans compter qu'elle était obsédée par le trou au sommet de son bonnet, à l'emplacement du pompon disparu. Elle l'imaginait qui s'agrandissait et sentait les doigts glacés du vent dans ses cheveux.

Après avoir sillonné la forêt pendant quelque vingt minutes, Zoé avait les joues brûlantes. Elle songea

à retirer ses gants pour arracher la peau de son visage – juste avant de se dire que cette idée était complètement farfelue. Elle et son cerveau ne jouaient plus dans la même équipe, et ça la terrifiait.

Le sol commença à s’aplanir et Zoé aperçut un pin devant elle, aussi vieux qu’immense. *Jeunes arbres, vieux arbres, arbres morts.* Elle avait parcouru presque un tiers du chemin. Elle s’obligea à continuer, à ne s’arrêter sous aucun prétexte jusqu’à ce qu’elle puisse toucher ce premier grand pin. Ainsi, elle reprendrait contact avec la réalité.

À dix mètres de l’arbre, Zoé trébucha sur une branche enfouie sous la neige et partit en vol plané. Une vive douleur explosa dans sa tête. Elle s’était cognée contre une pierre ou une souche et sentait déjà un hématome fleurir sur son front. Ôtant un gant, elle tâta la blessure. Lorsqu’elle retira ses doigts, ils étaient tachés de sang.

Elle décida que ce n’était pas si grave.

Au prix d’un effort surhumain, elle s’agenouilla puis se remit debout. Alors, les yeux rivés sur le repère que constituait le pin, elle avança de quelques pas. En arrivant devant l’arbre, elle s’appuya au tronc et sentit une vague de soulagement l’envahir – la situation avait beau être exécration, c’était toujours bon d’enlacer un sapin de Noël.

À présent, elle se trouvait dans la deuxième partie de la forêt et il devait lui rester six cents mètres à parcourir. Les arbres immenses s’élançaient vers le ciel, mais ils étaient suffisamment éloignés les uns des autres pour

laisser filtrer jusqu'à elle les dernières lueurs du jour. Ici, les traces de Jonah et des chiens étaient claires et nettes. Le trio semblait désormais suivre le sentier. Elle se remit en marche, s'efforçant de ne penser qu'au rythme de ses pas.

Elle s'imagina trouvant Jonah et l'entraînant vers la maison. Elle se vit l'enrouler dans des couvertures jusqu'à ce que, secoué de rire, il hurle : « Je-ne-suis-pas-un-burrito ! »

Zoé était dehors depuis près de trois quarts d'heure, et il devait faire  $-30^{\circ}\text{C}$ . Elle tremblait aussi fort que si elle avait été frappée par un choc électrique. Après avoir parcouru la moitié du chemin serpentant à travers les pins, elle avait mal partout et vibrait comme un diapason. Pour ne rien arranger, la tempête semblait avoir redoublé. La forêt elle-même se démantelait autour d'elle. Le vent arrachait les branches et les projetait dans toutes les directions. Des arbres tout entiers s'étaient renversés et lui bloquaient la route.

À bout de forces, elle s'arrêta pour se reposer contre un sapin. Balayant les alentours de sa lampe torche, elle tenta de déterminer à quelle distance du lac elle se trouvait. Mais ses mains étaient engourdies, et elle laissa tomber la torche dans la neige.

La lumière s'éteignit.

Elle se mit à genoux pour chercher la lampe. Il faisait de plus en plus sombre et elle dut fouiller la neige autour d'elle. Elle tremblait de tout son corps – au début, c'était comme si elle avait touché une clôture électrique mais,

à présent, ses nerfs étaient tellement à vif qu'elle avait l'impression d'être elle-même une clôture électrique. Pourtant, elle s'en fichait. Elle se fichait tout autant du bleu et de la coupure qui palpitaient sur son front. Elle se fichait que des aiguilles et des branches se cachent sous la neige et déchirent la peau de ses mains sous ses gants. De toute façon, elle ne sentait pratiquement rien. Au bout de quelques minutes – deux ou dix, elle l'ignorait –, sa main se referma sur un objet dans la neige. Elle s'en empara avec un petit cri de joie pitoyable. Mais ce n'était pas la lampe torche.

C'était un des gants de Jonah.

Le crâne phosphorescent qui y était imprimé brillait dans l'ombre et ses orbites vides la contemplaient comme deux tunnels noirs.

Elle s'imagina Jonah qui trébuchait dans la neige en sanglotant à grand bruit, la main gelée, à vif, douloureuse. En esprit, elle l'entendit supplier les chiens de rentrer (à ce stade, il s'était forcément mis à supplier). L'espace d'une seconde, son visage apparut devant elle. Il ressemblait à leur père, et elle n'arrivait toujours pas à s'y faire : les cheveux bruns en bataille, les yeux qu'on croyait d'abord bleus mais qui, en réalité, étaient d'un étrange vert pâle. La seule différence, c'est que Jonah avait les joues un peu rondes. *Dieu merci, il a toujours sa graisse de bébé*, songea Zoé. Ce soir, cela le sauverait peut-être.

Enfin, elle trouva la lampe torche et – miracle – elle fonctionnait encore. Se redressant, Zoé se remit en marche.

À quelques pas du premier gant, elle trouva le second. Trois mètres plus loin, elle découvrit le blouson de Jonah. C'était une doudoune noire rapiécée avec du ruban isolant ; il l'avait étalée sur la souche dentelée d'un arbre.

À présent, Zoé se représentait son frère en train d'errer, confus, la peau brûlante et fourmillante. Elle l'imaginait qui retirait tous ses vêtements et les laissait tomber un à un dans la neige.

Elle était épuisée. Et terrorisée. Affreusement en colère, aussi, contre ces imbéciles de chiens qui n'étaient pas capables de rester près de la maison, qui ne se rendaient pas compte que son amour de petit frère allait les suivre dans la neige, de plus en plus loin. Jusqu'à ce qu'il en meure.

Il fallait qu'elle chasse de son esprit ces images affreuses. Elle fouilla dans sa tête, en quête d'un souvenir heureux. Elle se rappela que Jonah avait coutume de se terrer toujours au même endroit chaque fois qu'ils jouaient à cache-cache avec leur père – le vieux congélateur à viande dans la cave, qui n'avait pas été utilisé depuis des années. Elle se souvint qu'elle et son père faisaient semblant d'ignorer où se trouvait Jonah alors même qu'ils voyaient ses petits doigts soulever le couvercle pour que l'air puisse entrer. Elle se remémora l'expression béate de Jonah quand ils feignaient de renoncer et qu'il soulevait le couvercle d'un coup avant de jaillir du congélateur comme un magicien au terme d'un tour particulièrement périlleux.

– Je suis là ! criait-il, aux anges. Je suis là ! Je suis là !  
Je suis là !

Pendant quelques secondes, cette image la réchauffa. Puis elle disparut, comme une étoile qui s'éteint pour toujours.

Zoé parvint à atteindre la lisière de la forêt de pins, là où elle cédait soudainement la place à des troncs carbonisés. Elle portait le blouson et les gants de Jonah roulés en boule contre sa poitrine. Pensait-elle encore pouvoir trouver son frère, ou allait-elle tituber sur quelques centaines de mètres pour aller s'effondrer dans la maison de Bert et Betty ? Elle ne savait plus. Le froid avait tout effacé dans sa tête. Elle s'était transformée en zombie – si elle avançait, c'est qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre.

Le faisceau de la lampe se posa soudain sur une masse sombre dépassant à peine de la neige.

Cette découverte aurait dû la ranimer mais, à la place, elle sentit la terreur l'envahir. Quelle que soit la chose cachée dans la neige, elle ne bougeait pas.

Elle ne voulait pas s'approcher. Pas savoir ce que c'était.

Elle ne voulait pas que ce soit son frère.

Il lui fallut une éternité pour parcourir les cinq mètres suivants. Arrivée à quelques pas, alors même que le rayon de la lampe éclairait la chose devant elle d'une lueur jaune et sordide, elle ne comprenait toujours pas ce qui se trouvait là. Son esprit refusait d'analyser et de décoder ce qu'elle avait devant les yeux.

Elle se força à avancer. Se pencha au-dessus du monticule. Baissa les yeux. C'était une masse noire hirsute

qui semblait inerte, sans vie. Zoé retint son souffle et se concentra.

Les chiens.

Comme les labradors étaient tous les deux noirs, elle n'aurait pu dire où commençait le pelage de Spock et où finissait celui d'Uhura. Ils lui évoquaient une carpe sombre posée sur la neige. Zoé s'agenouilla. Ils avaient creusé un trou peu profond pour se protéger du vent. Elle retira un gant pour poser la main sur un chien, puis sur l'autre.

Ils respiraient ! Dans son cœur, elle sentit une vibration légère, comme les battements d'ailes d'un oiseau.

Les chiens étaient sonnés, entre sommeil et inconscience. Il leur fallut une bonne minute pour remarquer qu'elle leur frottait le ventre. Enfin, ils se mirent à remuer dans leur lit de glace. Spock étternua, expulsant dans l'air froid un nuage blanc. Uhura tendit le cou vers Zoé. Elle sembla la reconnaître et se réjouir de sa présence. Si Zoé n'avait pas été aussi éreintée, elle aurait fondu en larmes.

Spock et Uhura se tortillèrent encore quelques instants, sortant peu à peu de leur engourdissement. Tandis que leurs deux corps se séparaient et qu'ils redevenaient deux animaux bien distincts, elle vit enfin quelque chose qu'elle aurait dû comprendre tout de suite. Elle s'en voulut d'avoir traité ces chiens d'imbéciles. C'étaient des chiens merveilleux ! De beaux chiens du Montana, courageux et sublimes !